

**Zeitschrift:** Revue Militaire Suisse  
**Herausgeber:** Association de la Revue Militaire Suisse  
**Band:** 27 (1882)  
**Heft:** 1

**Artikel:** Le rôle de l'artillerie de campagne dans les grandes manœuvres  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-335907>

#### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 13.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

troupes qui manœuvrent en dehors; cette idée, le but à poursuivre, donnera la mesure dans laquelle il faut faire travailler la troupe, et le seul principe général à poser doit être de ne pas embarrasser le terrain de manière à arrêter ou à retarder l'action rapide de fortes masses d'artillerie ou de cavalerie.

Entre les deux extrêmes qui seraient tous deux des défauts, il y a place pour une application raisonnée de la fortification de campagne, et nous estimons que c'est aujourd'hui l'une des branches de la tactique que nous autres Suisses nous devons le moins négliger, puisque son emploi a pour effet de compenser dans une mesure considérable l'infériorité du nombre. Mais, au moment où après avoir augmenté l'effectif des troupes du génie, on fournit à l'infanterie des outils de pionniers, n'oublions pas l'éducation tactique; ne faisons pas seulement des ouvriers habiles, mais des soldats comprenant le but de leurs travaux.

(A suivre).

---

## LE ROLE DE L'ARTILLERIE DE CAMPAGNE DANS LES GRANDES MANŒUVRES

M. le lieut.-colonel Hebbel a publié récemment dans la *Schweizerische Zeitschrift für Artillerie und Genie*, un article fort intéressant au point de vue des grandes manœuvres d'automne. Comme on le verra par la suite, ce qu'il dit des troupes fédérales peut sans grand changement s'appliquer à plusieurs autres nations militaires et particulièrement aux troupes françaises.

Après avoir brièvement raconté l'impression générale laissée dans le public par l'artillerie dans les dernières manœuvres d'automne, le colonel Hebbel constate les progrès accomplis depuis 1876. Ces progrès sont réels, mais ils laissent encore derrière eux un vaste champ d'études. Deux points principaux se présentent d'abord à sa critique. Ces deux points les voici :

1<sup>o</sup> Après le commencement de l'action, chaque arme agit de plus en plus pour son propre compte sans s'inquiéter des autres. L'infanterie, tantôt par compagnies, tantôt sur toute la ligne, court à l'ennemi sans avoir égard à la force de sa position et sans attendre le moins du monde que l'artillerie ait préparé l'attaque.

2<sup>o</sup> Souvent, après avoir pris position, les batteries demeurent en place. Et grâce à ce système l'artillerie qui n'a point suivi la marche en avant de l'infanterie fait défaut au moment désiré ou tire de trop loin pour produire l'effet voulu.

Nous pensons que la Suisse n'est pas la seule à compter à son avoir le 1<sup>er</sup> point défectueux, et plusieurs autres puissances dont nous avons vu les manœuvres nous semblent le posséder au même degré. Ce défaut est surtout sensible quand les effectifs d'infanterie comprennent beaucoup de réservistes, d'hommes de la landwehr ou d'hommes de la milice. — Il tient à l'inexpérience des troupes et à la difficulté réelle qu'ont les officiers à conserver dans la main leurs hommes toujours très dispersés. Mais il tient surtout à ce que la machine manque d'un rouage qu'on a déjà essayé d'y adapter, sans cependant y réussir. Nous voulons parler des arbitres dont nous tracerons plus tard le rôle et le nombre. Le général qui conduit la manœuvre n'y peut rien, quelque soin qu'il prenne d'ailleurs. Qu'il nous soit permis pour appuyer notre dire de raconter ce qui est arrivé, dans ce même ordre d'idées, à M. le général Douay qui était un des meilleurs tacticiens français.

C'était en 1872. Le général donne les ordres les plus précis pour la grande manœuvre du lendemain qui devait être la répétition de la fameuse sortie tentée par l'armée de Paris du côté de Buzenval. — Tout le monde est à son poste, il est 11 heures et les colonnes s'ébranlent sur toute l'étendue du front. La redoute de Montretout est vigoureusement enlevée. L'ennemi se replie sur sa deuxième ligne de retraite qui a pour centre la Bergerie. L'artillerie canonne cette position et l'infanterie l'emporte. 1<sup>re</sup> phase du combat. — Tout a bien marché et l'on entame gaîment la 2<sup>e</sup> partie de la manœuvre qui doit se terminer par la prise de la ferme de Roquencourt, située bien en arrière. Enivré par son succès, l'infanterie *qui connaît le thème de la manœuvre*, va droit devant elle, négligeant de se faire éclairer par la cavalerie, oubliant de se faire appuyer par l'artillerie. Elle poursuit l'ennemi la bayonnette dans les reins. Celui-ci se replie sur sa 3<sup>e</sup> base d'opération qui est la ferme de Roquencourt. L'artillerie ne recevant aucun ordre précis comprend que l'affaire tire à sa fin; elle prend le trot et suit naturellement les routes qui seules sont praticables. Elle aussi connaît son thème et elle n'ignore pas qu'elle doit canonner la ferme que prendra ensuite l'infanterie. Mais les routes sont mauvaises, accidentées, et les batteries n'avancent qu'avec peine. Enfin elles arrivent à 1600 mètres de la ferme, se mettent en batterie et.... aperçoivent l'infanterie amie qui après avoir pris la ferme *sans canons était en train de prendre son café!* Emportée par l'enthousiasme de la première heure, l'infanterie avait enlevé la ferme *à la baïonnette..... ob uno disce*

*omnes!* Nous avons assisté à la bataille de Buzenval, mais hélas! l'affaire ne marcha pas aussi rondement. Cet exemple prouve combien il y a loin de la fiction à la réalité et on ne saurait trop recommander à toutes les armes qui prennent part aux grandes manœuvres une sage lenteur dans tous leurs mouvements.

Il faut bien ajouter que depuis 1872 on a fait des progrès sérieux; cependant presque toujours encore les actions sont conduites avec beaucoup trop de rapidité, avec trop de cette « Furia francese » dont l'impétuosité peut gâter l'affaire la mieux engagée. L'infanterie va droit devant elle, l'artillerie ne recevant pas d'ordres, ses mouvements dépendent de l'initiative plus ou moins grande que prend son chef au moment où il se sent livré à lui-même. On arrive ainsi à précipiter le dénouement final d'une manière qui est presque toujours en dehors de la vraisemblance. En poussant trop vivement une action au lieu de lui donner toute l'ampleur que comporte son cadre, on écourté et souvent même on annihile la leçon que chacun doit en retirer. Les phases de la lutte se succèdent sans suite et sans raison. Leur ensemble n'offre plus qu'un chaos confus, qui ne laisse prise qu'à la critique. L'officier arrivé sur un terrain qu'il connaît à peine par l'examen de la carte, n'a pas le temps de s'orienter ni d'étudier sa position. L'artillerie prend ses positions à la diable, tire vite sans pointer, sans simuler le remplacement des munitions, etc. L'officier d'infanterie déploie ses hommes à la hâte, cherche à peine à se rendre compte de ce qui se passe autour de lui et n'a qu'une idée: aller de l'avant au premier signal. Il fait en somme mauvaise besogne. On peut établir en principe et comme règle générale: qu'à moins d'être un officier très versé dans l'art de la guerre, il faut un certain temps pour que l'esprit se fasse une idée exacte et complète de la formation générale des troupes engagées et puisse conséquemment prévoir les changements qui peuvent se produire inopinément, au cours même de l'action. Le général de division Ferri-Pisanni a condamné en quelques mots et de main de maître cette manière d'agir. Voici ce qu'il dit dans ses recommandations pour les manœuvres d'automne de 1881.

« Cette précipitation est la principale cause de la disposition trop souvent défectueuse des attaques de flanc. Le chef prévoyant l'impossibilité d'opérer des mouvements de flanc pendant la période TROP RAPIDE de la préparation du combat, convertit ses attaques de flanc en des mouvements tournants

› dont l'origine est prise antérieurement à la formation de combat et qui échouent dans bien des cas parce qu'ils ont *un rayon trop grand* et qu'ils n'arrivent pas à temps. Les manœuvres serrées sont presque supprimées par des attaques de front si rapides. Dans les actions d'infanterie, les déploiements en avant sont trop courts et ne sont pas suivis de temps d'arrêt assez longs. Ces temps d'arrêt constituent toute l'action du feu et doivent durer assez longtemps pour qu'il produise tout son effet. »

Voilà de sages recommandations, applicables aux trois armes. Il est urgent que chacune d'elles en fasse son profit.

Le deuxième point signalé par le colonel Hebbel, *à savoir que l'artillerie reste trop longtemps dans la même position*, est aussi très préjudiciable à la bonne conduite d'une affaire. En France il y a progrès de ce côté. Les batteries sont très mobiles et prennent 3, 4 et même 5 positions de batterie pendant une action; malheureusement ces positions de batterie ne sont pas prises généralement comme le prescrit le règlement du 20 mars 1880. Et cela parce que l'artillerie reste presque toujours sans ordres et qu'elle est obligée de suivre précipitamment l'action trop vigoureusement menée par une infanterie dont rien n'arrête l'élan. — *L'abtheilung* française se compose de 4 batteries qui occupent sur le champ de bataille des positions généralement très éloignées les unes des autres, aussi est-il impossible au commandant de ces 4 batteries de faire ce que lui dit le règlement. Voici en effet ce qui est écrit, page 413: « Toute mise en batterie sera précédée de la reconnaissance du terrain par le *commandant de l'artillerie*, qui donnera sur les lieux et avant l'arrivée des batteries, toutes les indications nécessaires pour ouvrir le feu. Les capitaines-commandants ne feront généralement venir leurs batteries que lorsqu'ils auront reconnu :

- › 1<sup>o</sup> L'emplacement des divers éléments de leur batterie;
- › 2<sup>o</sup> Le but à battre;
- › 3<sup>o</sup> La distance de tir;
- › 4<sup>o</sup> Les troupes qui les entourent et qui sont en état de les protéger. »

Comme nous l'avons dit précédemment, le commandant de l'artillerie (de *l'abtheilung*), ne peut être partout à la fois, aussi tout ce que dit le règlement à son sujet demeure à l'état de lettre morte ou à peu près. Or, si on ne l'exécute pas au cours des grandes manœuvres, comment l'exécutera-t-on en campagne?

Nous concluons de tout ceci : 1<sup>o</sup> que le commandant de l'artillerie devrait toujours recevoir des ordres du commandant de la manœuvre à chaque *phase nouvelle* du combat; 2<sup>o</sup> qu'il devrait sans précipitation aucune faire manœuvrer ses batteries comme le prescrit le règlement; enfin s'assurer que tout se passe régulièrement. Nous avons dit que les batteries étaient assez mobiles, voici pourtant comment le règlement du 20 mars 1880 comprend cette mobilité :

« Des changements trop fréquents nuisent à la justesse du tir;  
 » il faut donc éviter les déplacements *de quelques centaines de mètres* à moins que les circonstances du combat ne l'exigent impérieusement. — Les déplacements d'une batterie se font sans scinder la batterie. Les déplacements d'un groupe de plusieurs batteries peuvent s'exécuter par échelons. Ces mouvements se feront aux allures vives lorsqu'il s'agira de se porter en avant et au pas quand il s'agira de reculer devant le feu de l'ennemi. » Enfin, il est dit un peu plus bas : « La marche en arrière de l'artillerie pouvant avoir une influence fâcheuse sur le moral des autres troupes, les mouvements de cette nature ne devront avoir lieu, pendant le combat, que sur un *ordre formel*. »

Voilà qui est bien dit, mais qui s'exécute assez rarement aux grandes manœuvres. Le plus généralement c'est le contraire qui a lieu et, si on bat en retraite, on reçoit l'ordre suivant : « Commandant, portez *rapidement* vos batteries en arrière à 800 mètres, à la côte 105 pour protéger la retraite ! » Et toutes les batteries partent au grand trot !

En résumé l'artillerie doit donc changer de position plusieurs fois pendant une action, toujours dans le but d'appuyer le mouvement en avant de l'infanterie dans l'attaque et de soutenir son reploiement quand elle bat en retraite. — L'armée prussienne, qui a écrit tous ses règlements en vue de la guerre, fait suivre à son artillerie pendant les grandes manœuvres des règles immuables :

1<sup>o</sup> Mise en batterie à 1600 m. au plus de l'artillerie ennemie;

2<sup>o</sup> Ne pas appuyer par des feux d'artillerie à grandes distances des troupes engagées dans un combat rapproché, en raison des écarts du tir;

3<sup>o</sup> *Suivre* la marche en avant de l'infanterie, de manière à pouvoir renforcer sans interruption le feu de cette dernière aux distances de tir les plus efficaces;

4<sup>o</sup> Ne pas canonner à de trop grandes distances l'ennemi en

déroute, mais par une marche rapide s'établir sur les flancs de sa ligne de retraite.

On ne peut plus simplement condenser les prescriptions qui doivent dans tous les cas guider l'artillerie de campagne. Si la Prusse arrive à faire appliquer ces principes si sages aux grandes manœuvres, cela provient de ce qu'elle fait souvent ce que l'on appelle de *petites manœuvres*, à loutes les époques de l'année. Le *Progrès Militaire* du 3 août dernier, dans son très judicieux article intitulé: « Rapprochement des 3 armes » dit à ce propos: « Les Allemands font énormément de ces petites manœuvres. Nous devrions imiter cet exemple et ce serait facile car nous avons un grand nombre de garnisons mixtes. Malheureusement on ne le fait pas, ou on le fait peu et souvent de mauvaise grâce. Bien des formalités empêchent les corps voisins de s'entendre, et chacun d'eux est trop préoccupé de son « *inspection générale* » pour s'occuper volontiers d'exercices qui n'y auraient pas directement rapport. »

Nous partageons pleinement l'avis du *Progrès Militaire* et nous sommes persuadés que du jour où on voudra faire passer l'utile avant l'agréable on arrivera à des résultats que tous les militaires sérieux désirent voir obtenir, même aux grandes manœuvres.

M. le feld-maréchal comte de Degenfeld-Schonburg qui vient d'écrire une très curieuse étude « sur les fautes qui se répètent le plus souvent dans les grandes manœuvres », est tout à fait de notre bord quand il dit que *toujours le chef de l'artillerie* doit être en *constant rapport* avec le général commandant en chef. Mais nous ne partageons pas son idée quand il établit en principe que « de fréquents changements de positions sont tout à fait contraires aux règles tactiques de l'emploi de l'artillerie de nos jours. » Nous préférons de beaucoup les données du lieut-colonel Hebbel qui sont certainement plus nettes et plus logiques.

Le major Hoffbauer, tout en disant qu'il faut éviter les pertes de temps qui résultent des mouvements des batteries sur le champ de bataille, ne craint pas d'ajouter: « mais c'est une plus grande faute encore de perdre la liaison avec les troupes qui se portent en avant, *en restant en arrière*. A la manœuvre, la diversité des exercices fait que chaque phase du combat passe vite, et il serait maladroit que les batteries, uniquement parce qu'elles n'ont pas encore assez tiré pour bien établir leur effet utile, se laissassent trop devancer par les autres troupes. » Un peu plus loin, le même officier envisage le cas de positions de

batterie à prendre en arrière de la ligne de bataille : « Dans des mouvements en arrière, le déplacement de l'artillerie varie avec les missions qui lui incombent. La partie de l'artillerie qui reste immédiatement près de l'ennemi avec les autres troupes se meut *au pas*, toujours prête à commencer le feu. On n'admet pour cette partie *une allure rapide* que quand un léger retard fait naître un danger manifeste ou pour démasquer des positions en arrière. » Dans ce dernier cas, il est recommandé de commencer le mouvement au pas et, quand le terrain le permet, de prendre la formation de marche en doublant l'allure.

Un autre officier allemand, M. le lieut.-colonel von Schell, ne désapprouve nullement les changements de positions qui se font à portée du feu efficace de l'ennemi. Il admet ces déplacements et prescrit de ne les faire que par échelons et avec toute la célérité possible « les batteries n'ayant absolument aucune action dans le combat pendant tout le temps qu'elles sont en mouvement, il faut éviter les longues colonnes et surtout les colonnes par pièces, avec d'autant plus de soins que la marche se fait plus à découvert. » Après avoir indiqué les formations les plus favorables pour exécuter les déplacements, il ajoute : « Du reste, les distances à parcourir dans ces déplacements ne sont pas assez considérables pour qu'il y ait lieu de chercher à ménager les forces des chevaux. » Voici pour l'attaque. Pour la retraite, les principes posés par le colonel von Schell sont peu différents de ceux admis par le major Hoffbauer : « Les batteries qui sont désignées pour aller occuper la position de secours, commencent toujours leur retraite *au pas* et ont un front déployé, à cause de l'effet moral produit; plus tard elles *prennent le trot...* Elles occupent leur position tout naturellement en se formant en ligne et en se mettant en arrière en batterie.

» Les batteries restées près de l'ennemi suivent plus tard, elles marchent *au pas*, déployées côté à côté avec l'infanterie. » L'auteur ajoute ensuite à propos de l'attaque décisive de l'infanterie : « L'artillerie divisionnaire est chargée de remplir les missions suivantes. Elle doit rigoureusement observer le principe d'accompagner toujours son infanterie pourvu que la configuration du terrain lui donne quelque chance de trouver, en se portant à 1100 mètres et plus tard à 700 mètres de l'infanterie ennemie, des positions dans lesquelles elle puisse compter sur quelques faibles effets... »

Tels sont, croyons-nous, les vrais principes et le lieut.-colonel

Hebbel en ne faisant que les indiquer dans son travail sur les grandes manœuvres en est certainement un chaud partisan. Nous sommes heureux d'être avec lui du même camp, pour défendre la même thèse.

M. le colonel Hebbel dit ensuite quelques mots de la manière dont doit être conduit le feu. Sa critique, il faut bien l'avouer, est aussi juste que sévère; elle atteint les artilleries de tous les pays. Elle admet que généralement, quand on commence une action, on fait les commandements voulus par le règlement; puis peu à peu l'action devenant plus chaude, les esprits sont moins calmes et l'inobservation des prescriptions réglementaires est flagrante. En résumé, chacun ne fait plus que le strict nécessaire, pour établir par exemple que le point *A* de l'échiquier est occupé par l'artillerie. De ce point, on canonne l'ennemi sans se préoccuper beaucoup plus du fond même de la manœuvre que du résultat à obtenir. Alors, plus de pointage ni de réglage de tir. On tire droit devant soi, *on fait du bruit et l'on perd son temps* en parade grotesque! Les coups de canon se succèdent sans interruption, sans direction aucune! En un mot c'est un tir sans rime ni raison!

A qui revient la faute de ce fait regrettable? Est-ce à l'artillerie? Nous ne le croyons pas. Cela tient uniquement à l'allure désordonnée que prend chaque affaire aussitôt que les grandes lignes de l'attaque et de la résistance ont été parfaitement définies de part et d'autre. A ce moment chacun se rendant compte de la situation n'a plus qu'une idée: précipiter l'action finale! Un excellent général qui ne se paie pas de mots nous disait un jour: « C'est à ce moment, que j'appellerai psychologique, que je sauve la situation en ordonnant à mes troupes de pétarader dans tous les sens! »

Ainsi tout le monde *pétarade* à qui mieux mieux; on use beaucoup de cartouches, et pourquoi faire? Pour faire beaucoup de bruit et peu de besogne.

Là comme ailleurs nous devons reconnaître que c'est au manque d'arbitres qu'il faut attribuer les fautes commises. Ces fautes ont un déplorable effet. Elles faussent le jugement des officiers et des soldats et ont pour conséquence de rendre imparfaitement les faits qui se succèdent sur un vrai champ de bataille. Le tableau qu'elles modifient n'est plus complet, c'est une simple esquisse, une ébauche imparfaite et détestable.

En somme, pour ce qui concerne l'artillerie, on peut affirmer

qu'elle ne retire de cette manière de procéder aucune leçon salutaire.

Arrive maintenant *le simulacre du réglage du tir*, qui, d'après le colonel Hebbel, est fort mal pratiqué en Suisse.

Ce genre d'exercice est entièrement illusoire aux grandes manœuvres. *Simuler le réglage du tir est impossible*; le canonnier ne retirant d'instruction que des phénomènes qui lui sont palpables. Or dans le tir à blanc des grandes manœuvres il n'y a pas de points de chute à observer, par conséquent rien qui vienne frapper les yeux, et par suite l'entendement des servants.

Certes, il serait heureux qu'on puisse, pendant la durée de ces manœuvres, habituer les canonniers à suivre, en les comprenant, les différentes phases par lesquelles passe le réglage du tir, mais cela nous paraît irréalisable, et c'est peut-être la seule étude qui ne puisse se faire aux grandes manœuvres. On peut tout demander, comme service d'application en campagne, sauf cela. Nous savons que différentes méthodes ont été proposées pour simuler des points de chute réels. Mais ces méthodes, fort ingénieuses sans doute, n'ont rien de pratique; elles peuvent tout au plus trouver leur place dans un tir de polygone. En effet, pour les installer, il faut un certain temps et une entente préalable des opérateurs, entente qui ne peut s'établir faute de temps, dans une manœuvre des trois armes combinées.

Encore une fois, nous désirerions applaudir au succès d'une de ces méthodes qui sont basées sur un tir fictif et des points de chute figurés par des pétards, mais nous avons la crainte de ne voir jamais se réaliser ce difficile problème. Le principal point faible des grandes manœuvres pour l'artillerie subsiste donc. Le simulacre du réglage de tir est un enfantillage, chacun le voit, le connaît, l'étudie, mais personne n'en trouve la solution logique.

Que faire alors? Faire simplement la part du feu, comme l'a judicieusement fait l'auteur de l'étude que nous analysons, qui ajoute: « Chacun sait que dans les manœuvres de campagne la discipline stricte et surtout le service de la pièce souffrent, et cela d'autant plus que la batterie est commandée avec moins d'énergie; on peut parer à ce vice en cherchant à éveiller l'attention des hommes et en faisant en sorte que chacun soit occupé. » Oui, mais comment arriver à pareil résultat? Comment tenir en haleine toute une troupe qui occupera parfois une position de combat pendant 40 ou 50 minutes?

Pendant quelques minutes la tenue de la batterie sera excellente, le silence sera *absolu*, le chef de pièce et les hommes auront une bonne attitude, les chefs de section vérifieront le pointage et le service de leurs pièces.... Mais cela ne durera pas longtemps par ce simple fait que la batterie ne doit tirer à chaque position qu'un nombre déterminé de coups de canon. Ces coups tirés, on se repose et alors on s'éloigne de plus en plus de ce qui se passe réellement sur le champ de bataille. On fait mauvaise besogne *sans qu'on puisse adresser le moindre reproche à personne !* Le règlement français du 20 mars 1880 a bien prévu le cas, aussi ordonne-t-il aux capitaines de réunir les chefs de section et de s'assurer « qu'ils connaissent l'ensemble du but, *le point sur lequel toutes les pièces doivent être pointées* pour le réglage du tir, » *la partie du but réservée*, s'il y a lieu, à chaque section, une fois le tir réglé, etc.... »

Ceci s'exécute dans la plupart des cas, mais qu'il survienne un incident quelconque et tout change. Que faut-il pour cela ? Une simple pluie ou un fort brouillard. Qu'arrive-t-il alors ? C'est que toute action cessant, l'artillerie arrête son tir et regarde autour d'elle, attendant des ordres qui ne lui arrivent presque jamais.

Est-ce ainsi que devrait se comprendre la chose ? Evidemment non, et le colonel prussien Taubert dit implicitement à ce propos : « Quand les circonstances empêchent de distinguer nettement le but, on *tire lentement* ; quand on peut obtenir de bons résultats aux distances moyennes, les coups doivent se succéder *plus rapidement* ; enfin, au moment décisif où il s'agit de repousser une attaque, le feu doit être très nourri. »

A la bataille de Königgrätz, le temps était nébuleux et pluvieux dès le commencement de l'action. On voyait à peine les lignes ennemis et les pointeurs ne répondaient d'aucun de leurs coups ; cela n'empêcha pas le commandant en chef de la 2<sup>e</sup> armée prussienne d'ordonner à toutes les batteries en ligne *de continuer le feu lentement* pour répondre aux décharges de l'artillerie autrichienne, jusqu'à ce qu'il *se fit une éclaircie*.

En règle générale, on peut établir qu'une artillerie en position qui reçoit les projectiles des batteries ennemis doit répondre et régler la vitesse de son tir sur l'état de pureté que présente l'atmosphère. On agirait sagement en appliquant cette règle toutes les fois que l'occasion s'en présentera.

Il faut en faire son deuil, ce n'est pas aux grandes manœuvres, mais bien *sur le champ de bataille*, que les officiers d'artillerie

apprendront et comprendront *la discipline du feu* que pourrait et devrait cependant préparer une bonne éducation militaire ayant pour bases des principes absolus.

Le règlement prussien dit à ce sujet : « La discipline du feu qui s'acquiert *par une bonne instruction* écarte toute erreur, tout malentendu, au sujet du tir, du but à battre, de la distance et de l'exécution des feux. »

Le règlement dit ceci, oui, mais il n'est pas très explicite sur les méthodes à employer pour atteindre le but qu'il indique. Et nous ne voyons pas qu'en Prusse on fasse en cela mieux qu'en France, en Suisse ou partout ailleurs. Ce qui prouve surabondamment qu'il y a loin de la théorie à la pratique.

Toutefois il faut reconnaître que le règlement prussien touche ensuite un point délicat dont ne fait pas mention (et nous le regrettons) le colonel Hebbel.

Voici, en effet, ce qu'il ajoute : « En outre, dans l'offensive et plus particulièrement dans la défensive, il convient de charger une batterie de régler le tir *dans les moments favorables sur les accidents remarquables du terrain* afin de déterminer de cette manière dans la campagne, si l'on ne peut le faire autrement, un certain *nombre de points de repère* qui pourront être d'une grande utilité »

Voici le grand mot lâché : *les points de repère*. Eh bien ! au cours des grandes manœuvres, personne n'y songe et cependant tout le monde en reconnaît l'incontestable utilité en campagne. C'est là un grand tort, car si cette étude doit être profitable à tous c'est bien, avouons-le, aux grandes manœuvres qui se déroulent dans des terrains aussi dissemblables que mouvementés. Prendre des points de repère, ah bien ! on n'y songe guère aux grandes manœuvres ! On oublie en cela un des principes admis par le colonel von Schell qui dit en substance que celui qui dirige un exercice de tir doit toujours avoir en vue le but final : d'habituer les batteries aux *circonstances de la guerre*, et qui insiste ensuite sur ce fait : que si pendant le réglage, c'est-à-dire avant que la fumée ne soit devenue trop intense, on prend soin de se choisir *des buts auxiliaires* (points de repère), on parvient à surmonter toutes les difficultés ; de plus il affirme que l'on peut continuer le tir même à travers la fumée la plus dense. — En résumé, on fait succéder au tir direct un tir indirect parfaitement repéré, qui puise sa force dans ce qu'il a d'imprévu<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Nous croyons qu'il y a ici une confusion de mots. Nous ne voyons

L'étude des *points de repère* devrait donc toujours se faire aux grandes manœuvres. Là est sa vraie place. Aussi faut il espérer qu'à l'avenir on s'occupera un peu plus de cette question, qui est actuellement à l'ordre du jour dans toutes les artilleries européennes et qui devrait prendre le pas sur le tir indirect dont l'utilité et l'application en campagne sont bien moins probables.

Quant aux fanions de couleur indiquant les différents genres de tir, nous engageons vivement ceux qui n'en ont pas à se tenir sur leurs gardes. Le colonel Hebbel pense que l'emploi des drapeaux pour indiquer la direction et l'objectif du feu de l'artillerie est de première nécessité. Rien n'est plus faux. Rien n'est plus exagéré. Ces drapeaux ne servent dans aucun cas. C'est de la mise en scène inutile ou plutôt ce sera de la mise en scène superflue tant que le nombre des arbitres ne sera pas augmenté dans une notable proportion, tant que leur rôle ne sera pas entièrement modifié. C'est tellement vrai qu'en 1881 dans presque tous les corps d'armée français, l'artillerie reçut l'ordre d'espacer ses coups d'une façon particulière pour *indiquer ses objectifs*. Ainsi on tirait lentement et *coup par coup* pour *l'infanterie et la cavalerie*, tandis qu'on tirait *deux coups successivement* pour indiquer un *tir sur l'artillerie ennemie*.

Bien plus sérieuse est la question du remplacement des munitions, et avec l'auteur nous reconnaissions que ce remplacement se fait *peu ou pas* au cours des grandes manœuvres et ce fait est vraiment regrettable. Car là encore est le vrai champ d'étude de cet important service. N'est-il pas vrai, en effet, que ce remplacement des munitions peut se faire comme il se ferait sur le champ de bataille ? Pourquoi alors ne pas faire bénéficier les officiers et les hommes de tous grades de cette excellente instruction ? Nous ne le comprenons nullement. Pour la France, le règlement veut que sur le champ de bataille les premières charges soient prises *aux caissons de 1<sup>re</sup> ligne* afin de laisser toujours les avant-trains des pièces au complet. Ceci est parfait, mais alors

pas trop de quelle manière on s'y prendrait, dans les grandes manœuvres, pour déterminer les *points de repère* dont parle le règlement prussien. Donnera-t-on pour cela à chaque batterie un certain nombre d'obus lestés ? — Il nous semble que rares seraient les occasions dans lesquelles on pourrait en faire usage sans danger pour les troupes ou pour les habitants de la contrée. — Se contentera-t-on de mesurages obtenus au moyen du télémètre ? — Ce serait impraticable en Suisse, où l'on a heureusement renoncé depuis longtemps à tout appareil de ce genre.

Quant aux *buts auxiliaires*, permettant de continuer le feu une fois que le tir a été réglé, c'est une tout autre question et l'on fera bien de s'habituer à les déterminer d'avance. (Réd.)

pourquoi faire le contraire dans les grandes manœuvres ? pourquoi aller chercher *aux coffres des pièces* des charges que, logiquement, on ne devrait prendre qu'aux caissons ? Mystère et routine !

La conséquence fatale d'un pareil état de choses est facile à comprendre : l'instruction des hommes est non-seulement incomplète, elle est encore faussée, ce qui est pis encore, comme nous l'expliquons plus haut. Tout est donc à refaire dans cet ordre d'idées et le colonel Hebbel a eu raison de mettre le doigt sur la plaie en indiquant le remède. En Prusse, le remplacement des munitions est un des premiers soucis du commandant de batterie. Aussitôt qu'un caisson est vide, il est remplacé par un caisson plein venu du parc de réserve qui, à son tour, se ravitailler aux colonnes de munitions. Et ce service est fait avec beaucoup de soins pendant la période des grandes manœuvres.

Dans son ouvrage sur la tactique de l'artillerie de campagne, le major Hoffbauer, après avoir indiqué la manière de remplacer les hommes et les chevaux hors de combat, ajoute qu'une batterie doit utiliser *chaque moment favorable pour remplacer ses munitions* ; il dit même que ce remplacement doit se faire quand la moitié des obus des avant-trains des pièces sont tirés. — Voilà une excellente manière de voir que nous ferions bien de mettre à profit et les « moments favorables » ne manqueraient certainement pas.

Dans son rapport sur l'armée allemande, le colonel baron Kaulbazs a bien soin de dire aussi que l'artillerie apporte tous ses soins au remplacement des munitions sur le champ de bataille et il montre combien ce service est en temps de paix l'objet de la sollicitude de tous les officiers d'artillerie.

Cet exemple est bon à suivre, mais il ne faut pas seulement *pouvoir le faire*, il faut *aussi le vouloir* et le vouloir vigoureusement. Sans cela on n'arrivera jamais à rien de sérieux, à rien de profitable pour l'instruction des troupes.

En résumé, l'étude extrêmement logique et intéressante que nous venons de commenter semble indiquer qu'il est nécessaire de réagir sérieusement contre la négligence et la mollesse apportées dans l'exécution de tous les mouvements qui constituent par leur ensemble ce que l'on appelle les grandes manœuvres. Encore une fois nous partageons pleinement cet avis. — Le colonel Hebbel n'a parlé dans son travail ni de l'emploi des masses d'artillerie, ni du rôle *des arbitres*. — Ce sera l'objet de notre prochaine étude.

C. de B.